
TIMEO
ETIC A

Mieux vivre avec Aristote et Platon

Théoriciens, mais pas uniquement, ces deux grands penseurs cherchaient aussi à améliorer l'existence. Voici leur philosophie de la vie.

PAR ROGER-POL DROIT

Bien sûr, ce sont deux colosses, des piliers fondateurs. Depuis l'Antiquité, Platon et Aristote forment le socle de la philosophie et des sciences. A Athènes, Platon a fondé l'Académie, où Aristote étudia vingt ans avant de créer le Lycée. Ces écoles sont des lieux de formation, mais aussi de vie en commun. Leurs enseignements y furent commentés et diffusés plusieurs siècles et ces œuvres, au prix de mille péripéties, ont constitué la trame de notre histoire intellectuelle.

Certes, des kyrielles de penseurs leur ont succédé. Plusieurs les ont contestés, voire combattus. Mais ce fut toujours en retournant contre eux des armes qu'ils avaient eux-mêmes forgées. Car les règles du jeu philosophique – outils, méthodes, catégories, concepts... –, ils les ont fixées pour l'essentiel. Avec des différences de style. Elles sont symbolisées, dans la célèbre fresque de Raphaël intitulée « L'école d'Athènes », par le doigt de Platon tendu vers le ciel et celui d'Aristote pointé vers la terre. Le premier se tourne vers les abstractions, les arrière-mondes, les formes idéales. Le second fait l'inventaire de la réalité, classe les espèces animales comme les formes de raisonnement.

Cette façon de les distinguer est très conventionnelle. Pas entièrement fausse, mais simplifiée. Dès qu'on regarde de près, Platon se révèle bien plus charnel qu'on ne le dit souvent, et Aristote moins empirique qu'on ne le croit. De toute manière, les interprétations qu'ils suscitent sont interminables et emplissent des bibliothèques entières. Il n'est pas question d'évoquer ces commentaires sans nombre. Notre point de départ est bien plus simple et modeste, presque trivial : nous disent-ils comment vivre ? La « vie bonne » est une des grandes affaires de la pensée antique, sinon la principale – voilà qui est entendu.

Mais, dans le détail des gestes quotidiens, ■■■

Symbolique. Les deux philosophes vus par Raphaël dans « L'école d'Athènes » (détail, 1509-1510). Platon, montrant le ciel, est représenté sous les traits de Léonard de Vinci et Aristote dirige sa main vers le sol.

ELECTA/LEEMAGE

comment se comporter ? Il convient d'être vertueux, tempérant et serein. Fort bien. Cela nous dit-il comment agir jour par jour, heure par heure ? Tentons l'expérience de chercher, chez ces maîtres, des conseils pratiques, concrets, quotidiens. Voyons donc délibérément les choses par le petit bout de la lorgnette. L'exercice sera comme un jeu. Platon et Aristote peuvent-ils nous dire comment manger, dormir, aimer ? Que pensent-ils de la consommation, de l'argent, des emplois du temps ?

Cette tentative de lecture s'inspire librement de l'œuvre de Pierre Hadot. Ce grand érudit, disparu en 2010, a montré combien les écoles de sagesse de l'Antiquité n'étaient pas des systèmes théoriques mais bien des styles de vie. Selon lui, Platon et Aristote – tout comme les épicuriens, stoïciens, cyniques et sceptiques – ne firent pas des traités pour le seul plaisir de penser mais dans le but de transformer leur existence et celle de leurs disciples. Reste à savoir si, à côté des grandes intentions, il est possible de glaner effectivement des conseils pour vivre.



MANGER, ENSEMBLE ET LÉGÈREMENT

On a beau privilégier idées, vie spirituelle et vérités éternelles, il faut d'abord s'alimenter. Platon ne saurait évidemment l'ignorer. Il souligne combien ce besoin est crucial non seulement pour l'individu, mais pour la société humaine. Dans « La république », les organisateurs de la Cité juste commencent par l'approvisionnement : *« Le premier et le plus important des besoins est de se procurer de la nourriture. »* « Les lois » préconisent que les deux tiers des récoltes ne peuvent être commercialisés, pour éviter spéculations et famines. S'il est souvent question de nourriture et de boisson dans les dialogues de Platon, l'angle collectif domine. Les gardiens de la Cité juste prennent leurs repas en commun, les convives du « Banquet » boivent ensemble. Plutôt qu'utilitaire, l'alimentation est relationnelle et symbolique. Socrate oppose à une cité originaire, frugale, végétarienne et en bonne santé *(voir encadré ci-contre)*, une cité du luxe, consommant des plats carnés sophistiqués, plus fréquemment sujette aux maladies de toutes sortes.

Ce qui intéresse Platon, dans la nourriture, c'est surtout la métaphore de la connaissance. L'âme reçoit des savoirs comme le corps des aliments. Dans cette quête, elle peut se laisser abuser par les apparences : Socrate, dans « Gorgias », rappelle que les enfants préfèrent les gâteaux aux nourritures saines et croient le pâtissier un meilleur guide que le médecin, dont les vérités sont déplaisantes.

Aristote est plus terre à terre, ou plus sensé, comme on voudra. Ecartant les excès alimentaires, cela va de soi, il reste conscient de notre dépendance d'organisme vivant envers notre environnement : *« Tous les animaux ont un organe qui reçoit la nourriture. »* S'il le précise, c'est que celle-ci doit être tangible : dans un curieux passage du « Traité de la sensation », le maître réfute une vieille affirmation des pythagoriciens disant que certains animaux se nourrissent d'odeurs. Impossible, dit Aristote. Tant mieux.

DORMIR, LE MOINS POSSIBLE

Les coquillages dorment-ils ? Aristote se le demande et se trouve bien en peine de répondre, car personne n'a pu les observer suffisamment. Ce qui est sûr, en revanche, c'est que tous les vivants connaissent une alternance de veille et d'indispensable sommeil. Régénérant, le sommeil est malgré tout à réduire au strict minimum, surtout si l'on veut le plus possible apprendre et comprendre. Légende ou réalité, Aristote passe pour avoir organisé sa lutte contre le sommeil de manière ingénieuse. L'historien Diogène Laërce explique : *« Quand il s'endormait, on lui mettait une boule de bronze dans la main, au-dessus d'un bassin, afin que, quand la boule tombait de sa main dans le bassin, il fût réveillé par le bruit »* (« Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres », V, 16).



LUISA RICCIARINI/LEEMAGE

Platon

427 av. J.-C. Platon naît à Athènes, au sein d'une famille aristocratique.
407 av. J.-C. Il rencontre Socrate, dont il devient le disciple. Il abandonne alors les arts pour la philosophie.
399 av. J.-C. Socrate est condamné à boire la ciguë. La mort de son maître pousse Platon à quitter Athènes. Il entame une série de voyages qui le mènent de l'Egypte à Syracuse, auprès du tyran Denys l'Ancien.
399-390 av. J.-C. Ecrit ses dialogues de jeunesse : « Ion » (sur « L'Iliade »), « Alcibiade » (« De la nature de l'homme »), « Lysis » (« De l'amitié »)...
387 av. J.-C. Chassé par Denys, il quitte Syracuse et prend la mer pour revenir à Athènes, où il fonde l'Académie, son école située dans les jardins d'Academus. Aristote est l'un de ses élèves.
380 av. J.-C. Rédige « Le banquet ».
347 av. J.-C. Meurt à Athènes, à l'âge de 80 ans.

Les bonnes galettes

« Examinons donc en premier lieu de quelle façon vivront les hommes (...) Est-ce autrement qu'en faisant du pain, du vin, des manteaux et des chaussures ? Ils se construiront des maisons, l'été ils travailleront la plupart du temps nus et sans chaussures, et l'hiver habillés et chaussés de façon suffisante. Ils se nourriront en préparant de la farine à partir de l'orge et de la farine fine à partir du blé, cuisant l'une, pétrissant l'autre, disposant de braves galettes et du pain sur du roseau ou sur des feuilles propres ; (...) ils feront de bons repas, eux-mêmes et leurs enfants, buvant ensuite du vin, la tête couronnée et chantant des hymnes aux dieux ; ils s'uniront agréablement les uns avec les autres, ne faisant pas d'enfants au-delà de ce que permettent leurs ressources, pour se préserver de la pénurie et de la guerre. Alors, Glaucon, se saisissant de la parole :
– C'est apparemment sans aucun plat cuisiné, dit-il, que tu fais festoyer ces hommes.
– Tu dis vrai, répondis-je. J'avais oublié qu'ils auraient aussi des plats cuisinés ; il est évident qu'ils auront du sel, des olives et du fromage, et qu'ils se feront cuire des oignons et des verdures, le genre de potées qu'on fait à la campagne. Nous trouverons même le moyen de leur servir des friandises faites avec des figues, des pois chiches et des fèves, et ils se feront griller au feu des fruits du myrte et du chêne, tout en buvant modérément. Passant ainsi leur vie en paix et en bonne santé, et décédant sans doute à un grand âge, ils transmettront à leurs descendants une vie semblable à la leur. » ■

Platon, « La république », 372 a-373e, trad. Pierre Pachet (Folio essais, 1993).



Il s'agit, pour Platon, de passer de l'attrait de la beauté physique à la contemplation de la beauté des idées. Car l'amour relie tout, rapproche les corps selon toutes les combinaisons possibles.

Même goût de l'insomnie chez Platon : « *... Beaucoup de sommeil ne convient ni à nos corps, ni à nos âmes, ni à l'exercice des activités qui leur sont propres. Car un homme endormi ne vaut rien, pas plus qu'un homme sans vie.* » (« Les lois », VII, 808 b). Du coup, la maîtresse de maison sera la première levée, avant les petites servantes, tout comme son mari, debout lui aussi plus tôt que les domestiques, car se lever tard est « *indigne d'un homme libre* ». Dormir serait donc la pire des choses et veiller devient une condition essentielle de la vie : « *C'est en restant éveillés la nuit que tous les citoyens doivent mener à bien la plus grande partie de leurs obligations civiques et domestiques* » *(ibid.)* Au passage, on soulignera le contraste parfait entre cette détestation grecque du sommeil et sa valorisation dans la pensée indienne. Aux antipodes de Platon et d'Aristote, Shankara soutient par exemple que l'état normal de la conscience humaine est le sommeil profond sans rêve...

Dialectique. Dans « Le banquet », de Platon, les convives sont invités à faire l'éloge de l'amour. Dans la version picturale de Giovanni Battista Gigola (ici, détail, 1788), Socrate (à dr.) s'entretient avec son disciple Aristodème, Phèdre, Alcibiade, Aristophane, Eryximaque...

AIMER, DE TOUTES LES MANIÈRES

Aimer est la seule chose à faire, l'unique activité humaine, pour le meilleur comme le pire. C'est l'axe de tout. Reste à savoir de quelle façon. Contrairement à la légende de son mépris du corps, Platon sait parfaitement que c'est dans l'amour physique, corporel, érotique, que tout se joue. « Le banquet » – sans doute l'un des plus beaux textes de l'histoire universelle – en éclaire les facettes et les paradoxes multiples. La prêtresse Diotime rappelle à Socrate qu'Eros est fils de pauvreté, enfant du manque, vivant à la dure *(voir encadré page 64)*. Pas de philosophie sans amour : la recherche de la vérité implique une érotisation de la connaissance et un érotisme de la relation entre chercheurs de sagesse. Impossible, donc, de faire l'impasse sur les corps. Mais il s'agit, pour Platon, de passer de l'attrait de la beauté physique à la contemplation de la beauté des idées. Car l'amour relie tout, rapproche les corps selon toutes les combinaisons possibles (les Grecs de l'Antiquité ne sont pas obsédés par l'hétérosexualité ni par les frontières de l'âge), aiguise la pensée, tisse ensemble bonheurs et misères.

De son côté, Aristote privilégie l'amitié – *philia* plutôt qu'*eros* – et lui consacre notamment ■■■

DEAGOSTINI/LEEMAGE

■■■ l'admirable dernière partie de « L'éthique à Nicomaque ». Car le sage lui-même, devenu autonome, indépendant, vit mieux au milieu de ses amis que dans la solitude et discerne mieux les vérités en partageant ses recherches qu'en les menant tout seul. Le philosophe-professeur distingue en effet trois grands types d'amitié : le premier, fondé sur l'intérêt commun, risque de disparaître quand cet intérêt s'évanouit ; le deuxième type d'amitié, lié au plaisir partagé, est fragile lui aussi, car les jouissances s'usent ou se métamorphosent. La seule amitié qui dure, pour Aristote, est celle qui est purement désintéressée, qui ne s'attache qu'à la joie suscitée par la joie de l'autre. « *Aimer*, dit-il, *c'est se réjouir.* »

S'ENRICHIR, RAISONNABLEMENT

De l'argent ? Surtout pas ! Ni pièces d'or, ni bijoux, ni biens d'aucune sorte. Platon invente, dans « La république », un communisme intégral, pur et dur : parmi les gardiens, qui vivent porte ouverte, personne ne possède rien en propre. Il leur est interdit de porter le moindre métal précieux et même d'entrer dans une demeure où se trouveraient or et argent. L'interdit est si puissant qu'il en devient suspect : qu'y a-t-il donc de si effroyable à craindre de la richesse ? Il est vrai que Platon, issu d'une grande famille aristocratique, est suffisamment fortuné pour se permettre de condamner l'appât du gain comme la pire des perversions.

Il n'en va pas de même avec Aristote, toujours plus pratique et mesuré. S'il reconnaît volontiers que la vertu est une condition nécessaire du bonheur, elle ne lui apparaît jamais comme une condition suffisante. Pour être heureux, il faut effectivement être mesuré, tempérant, soucieux du bien d'autrui et de la joie de ses amis, mais bonne santé, famille heureuse, estime de ses concitoyens font aussi partie des ingrédients indispensables. A quoi doit s'ajouter une raisonnable aisance. Aristote condamne ce qu'il nomme la « *chrématistique* », recherche effrénée et insatiable de la richesse, poursuivie de manière illimitée. Mais il ne professe aucun mépris pour les biens de ce monde ou pour le confort que l'argent procure.

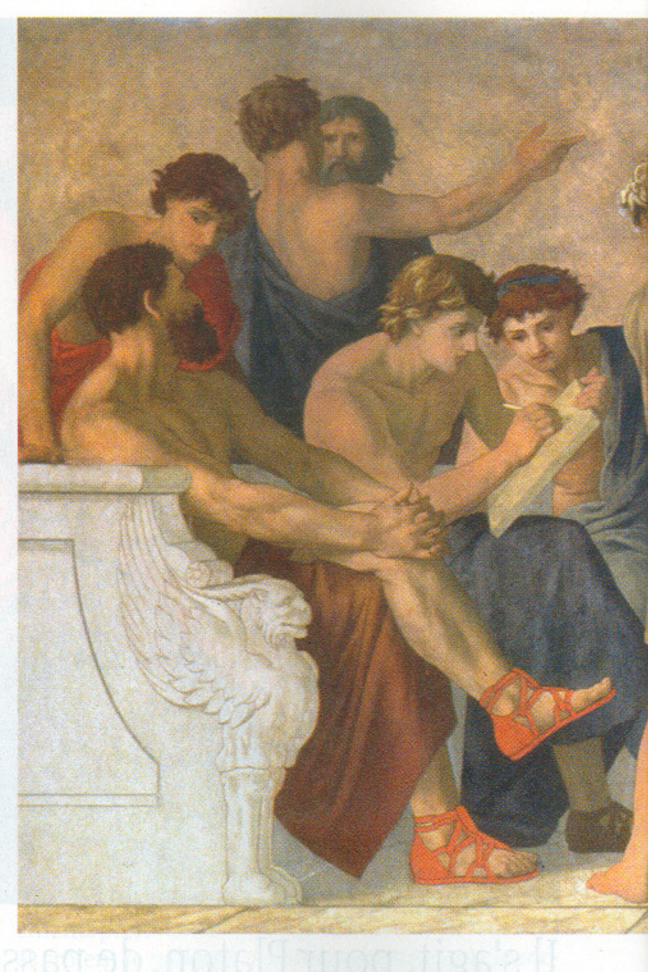
S'ORGANISER, MÉNAGER SON TEMPS

S'il fallait trouver les grands ancêtres du management, il n'y aurait pas à chercher plus loin. De très nombreux passages de Platon et d'Aristote traitent de l'organisation du temps, de la hiérarchie des opérations, de la répartition des tâches. Savoir s'organiser, planifier, segmenter ses activités sont pour eux des préoccupations constantes, qui sont personnelles aussi bien que politiques. Dans « Les lois », en



Aristote

384 av. J.-C. Aristote naît à Stagire, en Macédoine. Il est le fils du médecin Nicomaque.
367 av. J.-C. Arrivé à Athènes, il suit les enseignements de Platon.
347 av. J.-C. A la mort de son maître, il part pour Assos, en Asie mineure, où il fonde une école avec l'un de ses élèves, le botaniste et naturaliste Théophraste.
343 av. J.-C. Philippe II, roi de Macédoine, le désigne comme précepteur du futur Alexandre le Grand.
335 av. J.-C. De retour à Athènes, il fonde le Lycée, où il enseigne en parcourant les allées des jardins, accompagné de ses élèves.
329-322 av. J.-C. Ecrit la Constitution d'Athènes, l'un des 47 textes d'Aristote à nous être parvenus.
323 av. J.-C. A la mort d'Alexandre, Aristote est chassé d'Athènes. Il se réfugie à Chalcis, dans l'île d'Eubée.
322 av. J.-C. Meurt à Chalcis, à l'âge de 62 ans.



SELVA/LEEMAGE

L'amour vagabond

« Diotime : – Du fait qu'il est le fils de Poros [ressource, expédient] et de Pénia [pauvreté], Eros se trouve dans la condition que voici. D'abord, il est toujours pauvre, et il s'en faut de beaucoup qu'il soit délicat et beau, comme le croient la plupart des gens. Au contraire, il est rude, malpropre, va-nu-pieds et il n'a pas de gîte, couchant toujours par terre et à la dure, dormant à la belle étoile sur le pas des portes et sur le bord des chemins, car, puisqu'il tient de sa mère, c'est l'indigence qu'il a en partage. A l'exemple de son père, en revanche, il est à l'affût de ce qui est beau et de ce qui est bon, il est viril, résolu, ardent, c'est un chasseur redoutable ; il ne cesse de tramer des ruses, il est passionné de savoir et fertile en expédients, il passe tout son temps à philosopher, c'est un sorcier redoutable, un magicien et un expert. Il faut ajouter que, par nature, il n'est ni immortel ni mortel. En l'espace d'une même journée, tantôt il est en fleur, plein de vie, tantôt il est mourant ; puis il revient à la vie quand ses expédients réussissent en vertu de la nature qu'il tient de son père ; mais ce que lui procurent ses expédients sans cesse lui échappe ; aussi Eros n'est jamais ni dans l'indigence ni dans l'opulence. » ■

Platon, « Le banquet », 203 d-e, trad. Luc Brisson (GF-Flammarion, 2007).



Ce qui compte essentiellement pour les Anciens, c'est le temps sans travail, délivré des tâches, livré seulement à la réflexion, la contemplation du vrai, l'exercice de la pensée.

particulier, Platon ne cesse de préciser emplois du temps et calendriers. Aristote, dans « L'économique », préfère détailler la gestion de la maison, la division du travail entre mari et femme, le sens de la qualité. Malgré tout, on ne saurait confondre à aucun moment cette intense activité avec l'obsession contemporaine du rendement.

Pour une raison simple : ce qui compte essentiellement pour les Anciens, c'est le temps sans travail, délivré des tâches, livré seulement à la réflexion, la contemplation du vrai, l'exercice de la pensée. S'ils s'organisent, c'est pour agir au mieux afin de pouvoir retrouver au plus vite le loisir, la *scholè*, cette dignité de l'humain sans occupation contrainte. Nous faisons l'inverse : toutes nos machines sont censées nous faire gagner du temps, dont nous ne faisons rien, sauf vouloir encore accélérer les rythmes. Ce que Platon et Aristote auraient finalement à nous apprendre d'essentiel, ce serait de travailler grandement pour parvenir à s'arrêter tout à fait et penser enfin.

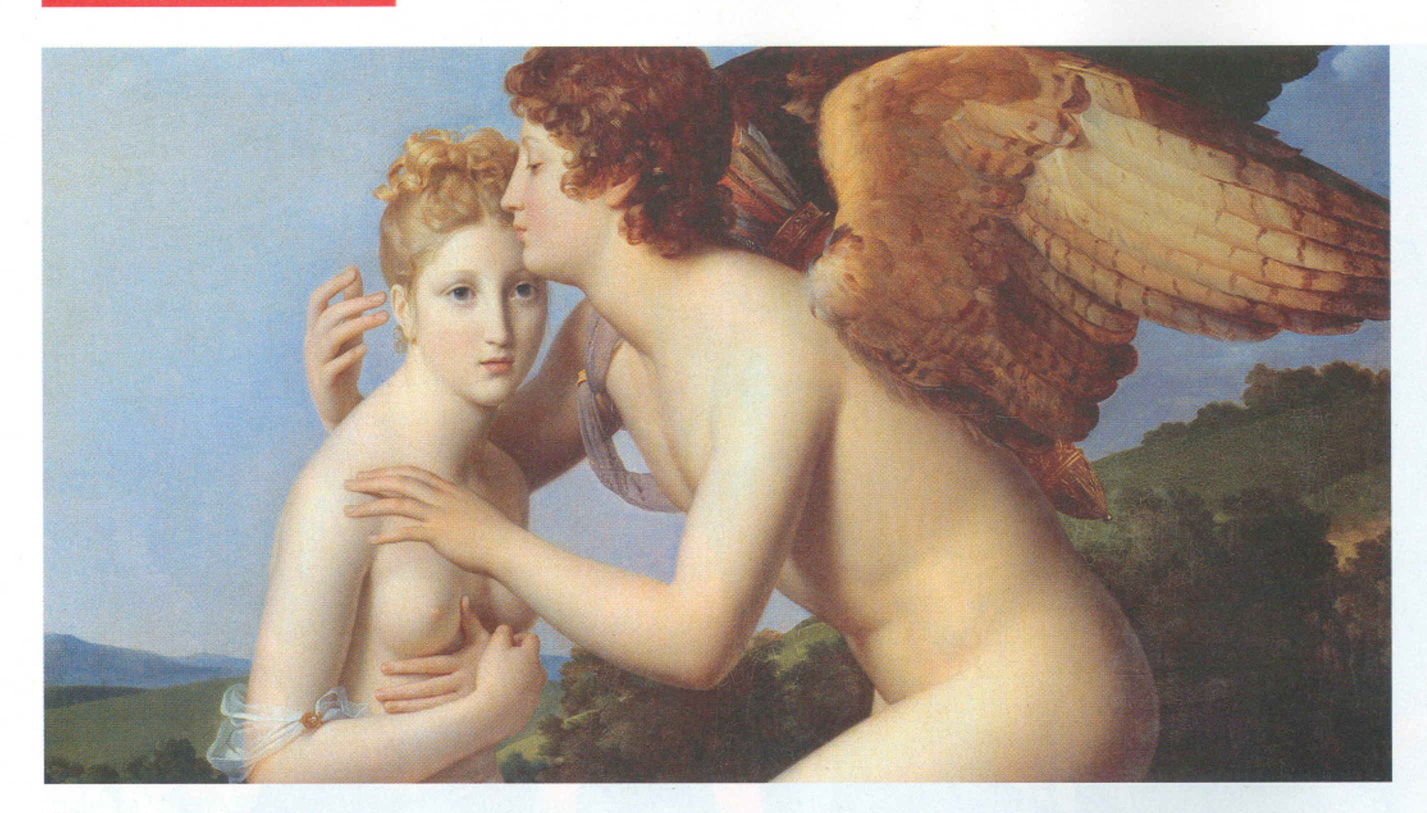
SCHÜTZE/RODEMANN/AKG-IMAGES

Magistral. « Philosophie : l'école d'Aristote » (1883-1888), de Gustav Adolph Spangenberg, montre Aristote professant dans son Lycée.

MOURIR, SANS INQUIÉTUDE

Nombre de tableaux classiques représentent la mort de Socrate. Le récit que Platon donne des dernières heures de son maître, dans « Criton », est effectivement impressionnant. Condamné à mort injustement, le vieil homme ira jusqu'au bout. Il n'a pas voulu s'évader, alors qu'on s'échappait des prisons athéniennes sans grand-peine. Il boit donc la ciguë, poison lent, qui engourdit peu à peu, refroidit d'abord les jambes... pendant qu'il continue à parler à ses amis, les consolant, les rassurant. Ce savoir-mourir devient un savoir-vivre, bien loin de la complaisance morbide qu'on attribue souvent à Platon, bêtement.

La christianisation du platonisme l'a transformé en désir de mort et refus de la vie exagérés. Mais l'idée que philosopher revient à mourir au monde, effectivement formulée dans « Phédon », ne signifie pas que la vie soit haïssable, le corps méprisable, la mort préférable. Tout l'amour de Platon pour les gymnases, le sport, les banquets et les voyages dit exactement l'inverse. La vraie question est plutôt celle d'une ■■■



Métaphore. « Psyché et l'Amour » (1798, détail), de François Gérard. Psyché (ou l'âme) est troublée par le baiser que lui dépose Cupidon, qu'elle ne peut voir.

JOSSE/LEEMAGE

Platon sait parfaitement que c'est dans l'amour physique, corporel, érotique, que tout se joue. Pas de philosophie sans amour : la recherche de la vérité implique une érotisation de la connaissance.

■■■ attention au trépas, d'une réflexion continue sur ce que mourir veut dire et sur les résonances de cet apprentissage sur notre existence.

Comme souvent, Aristote partage et transforme les analyses de celui qui fut son maître. Plus on est heureux, vertueux, accompli, plus la perspective de mourir devient affligeante, car c'est alors qu'elle nous prive des plus grands biens, explique-t-il dans les pages de « L'éthique à Nicomaque » consacrées au courage. Mais le courage, justement, consiste à affronter les malheurs. C'est pourquoi Aristote blâme ceux qui se donnent la mort pour fuir pauvreté, chagrin d'amour, déshonneur ou même leurs propres crimes. Cette manière de fuir n'est que lâcheté.

PRATIQUEMENT, AUJOURD'HUI

A tout ce qui précède il faudrait évidemment adjoindre une multitude de précisions, d'explications, de nuances. Toutefois, s'ils étaient réellement mis en pratique, ces quelques premiers préceptes changeraient déjà nos vies. Imaginons : manger sobrement entre amis, dormir juste ce qu'il faut, cultiver l'amour et l'amitié, organiser confort et temps libre et ne plus craindre de disparaître. Si cela durait plus qu'un été, ce serait déjà immense. Cette fois, les conditions seraient vraiment réunies pour se mettre, sérieusement, à explorer Platon et Aristote ■

Une maison bien tenue

« Les travaux domestiques doivent donc être répartis de telle façon que les uns soient soumis à la surveillance du mari, et les autres à celle de la femme. Cet arrangement est moins nécessaire dans de petits ménages que dans ceux qui sont administrés par des intendants. Car dans l'administration domestique, comme partout ailleurs, rien n'est bien fait si le maître ne dit pas ce qu'il faut faire. Il est impossible que les intendants remplissent bien leurs devoirs si les maîtres sont insouciants. C'est pour donner non seulement un bon exemple, mais encore pour servir les intérêts de la maison, que les maîtres doivent se lever plus tôt et se coucher plus tard que leurs domestiques. La maison est comme une cité : elle doit être constamment bien gardée. Pour que tout soit fait selon les ordres donnés, il ne faut accorder de repos ni le jour ni la nuit ; il importe de veiller constamment pour l'intérêt de la santé, de l'économie et de la philosophie. » ■

Aristote, « L'économique ».
Trad. : M. Hoefer (1843)

« Aristote ou Platon nous aident à nous recentrer »

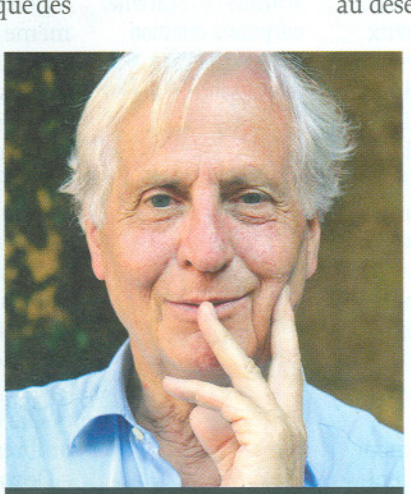
Analyse. Pour le grand helléniste Heinz Wismann, nous avons beaucoup à apprendre des Anciens.

Le Point : Pourquoi relire Aristote et Platon aujourd'hui ? Ces grands Anciens nous aideraient-ils à vivre ?

Heinz Wismann : Pour vous répondre, il faut d'abord faire un détour, expliquer en quoi la vision du monde des Anciens différait radicalement de la nôtre. Pour eux, l'Univers tourne autour de la Terre, et cette rotation leur inspire une compréhension cyclique des événements. Tout ce qui paraît nouveau est en réalité le retour de quelque chose d'ancien. Et cela vaut aussi pour l'éthique, c'est-à-dire pour le comportement. *Ethos*, chez Homère, désigne l'étable, l'endroit où le bétail revient chaque soir. Appliqué à la vie psychique humaine, cela signifie que l'éthique est un retour sur soi. La modernité, avec Copernic, a délogé la Terre du centre de l'Univers. L'idée que le monde ne tourne pas sur lui-même, n'est pas identique à lui-même a terrifié, et on a essayé d'ancrer l'existence non plus dans le passé, mais dans le futur. L'homme moderne tire le sens de son existence de l'avenir, qu'il s'agit de réaliser et qui, en ce sens, est toujours provisoire. Il place toujours au-delà du présent ce qu'il est nécessaire d'accomplir. L'éthique des Anciens nous aide à comprendre que, si on se déplace constamment vers un but qui se dérobe à l'infini, on est condamné à être malheureux... Au sein de l'inquiétude qui est la nôtre, Aristote ou Platon nous donnent des indications sur la façon de nous recentrer.

Quelles munitions trouvez-vous chez ces auteurs pour affronter l'époque ? Ou essayer d'y mener « une vie bonne » ?

Il ne s'agit pas de décrire telle ou telle façon de réaliser son existence. Pour que la vie soit bonne, il faut qu'elle soit faite de présent. C'est ce présent qui est le véritable enjeu d'une existence réussie, d'une vie bonne. Aristote nous dit que la seule façon de concilier le manque avec la possibilité instantanée de le combler, c'est d'accomplir un mouvement circulaire. Sa réflexion sur une gratification qui supprime la frustration, on peut parfaitement l'appliquer dans la vie moderne. Toute activité, même si elle est tendue vers la réalisation de quelque chose qui se situe dans l'avenir, peut aussi devenir une fin en soi. Prenons par exemple la marche. On peut marcher parce qu'on veut absolument aller quelque part, et dans ce cas on est tendu, dans le manque. Mais on peut aussi marcher pour le plaisir de marcher... Même chose pour les activités artistiques. C'est un acte concret dont le but n'est pas dissociable de la satisfaction qu'on éprouve en l'accomplissant. Mais cela peut aussi être un moment vécu pendant les vacances, face à la mer, au désert, à la montagne ! Ce n'est pas un hasard si, quand les Modernes cherchent à « décrocher » un peu, ils vont dans des lieux propices à la contemplation. Ils retrouvent le monde ancien. Nous adorons nous immerger dans un monde qui ne change pas. Parmi les pierres anciennes, les ruines, nous tentons de retrouver au sein de la modernité et du progrès quelque chose qui appartient au passé...


Heinz Wismann, philologue et philosophe, directeur d'études à l'EHESS.

HANNAH/OPALE

Le contact avec ces textes est aujourd'hui très menacé car l'enseignement du grec est accusé d'être élitiste, coupé du monde, de coûter trop cher. Alors qu'aux Etats-Unis cet enseignement rayonne. Que vous inspire cette disparition planifiée en France et les raisons invoquées ?

Cet apprentissage est partout menacé pour la raison typiquement moderne qu'il n'aurait pas de finalité utilitaire. Dans le monde de la communication, le langage est devenu une sorte d'instrument. Quand je parle pour convaincre ou pour informer, la parole est tendue vers autre chose qu'elle-même. Mais l'apprentissage d'une langue qu'on ne parle pas, dans sa gratuité, est un extraordinaire moyen de se libérer de la tension utilitaire ! Les langues anciennes nous mettent dans un autre rapport à la langue que nous parlons. C'est une incitation à considérer que l'activité langagière est une fin en soi, comme peuvent l'être, je le disais, la marche ou la création artistique. La convergence de l'ancien et du moderne peut s'effectuer là... ■ PROPOS RECUEILLIS PAR SOPHIE PUJAS

1. « Penser entre les langues » (Albin Michel, 2012).

Se libérer des illusions

Le monde dans lequel nous vivons n'est pas la réalité, explique Platon avec le « mythe de la caverne ». Une école de lucidité.



Allégorie. « La cave de Platon », tableau de l'école flamande (XVI[e] siècle), illustre le mythe de la caverne, qui pose la question de l'accession à la connaissance.

EXTRAIT

« Représente-toi des hommes dans une sorte d'habitation souterraine en forme de caverne. Cette habitation possède une entrée disposée en longueur, remontant de bas en haut tout le long de la caverne vers la lumière. Les hommes sont dans cette grotte depuis l'enfance, les jambes et le cou ligotés de telle sorte qu'ils restent sur place et ne peuvent regarder que ce qui se trouve devant eux, incapables de tourner la tête à cause de leurs liens. Représente-toi la lumière d'un feu qui brûle sur une hauteur loin derrière eux et, entre le feu et les hommes enchaînés, un chemin sur la hauteur, le long duquel tu peux voir l'élévation d'un petit mur, du genre de ces cloisons qu'on trouve chez les montreurs de marionnettes et qu'ils érigent pour les séparer des gens. Par-dessus ces cloisons, ils montrent leurs merveilles.

– Je vois, dit-il.

– Imagine aussi, le long de ce muret, des hommes qui portent toutes sortes d'objets fabriqués qui dépassent le muret, des statues d'hommes et d'autres animaux façonnées en pierre, en bois et en toute espèce de matériau. Parmi ces porteurs, c'est bien normal, certains parlent, d'autres se taisent.

– Tu décris là, dit-il, une image étrange et de bien étranges prisonniers.

– Ils sont semblables à nous, dis-je. Pour commencer, crois-tu en effet que de tels hommes auraient pu voir quoi que ce soit d'autre, d'eux-mêmes et les uns des autres, si ce n'est les ombres qui se projettent, sous l'effet du feu, sur la paroi de la grotte en face d'eux ?

– Comment auraient-ils pu, dit-il, puisqu'ils ont été forcés leur vie durant de garder la tête immobile ?

– Qu'en est-il des objets transportés ? N'est-ce pas la même chose ?

– Bien sûr que si.

– Alors, s'ils avaient la possibilité de discuter les uns avec les autres, n'es-tu pas d'avis qu'ils considéreraient comme des êtres réels les choses qu'ils voient ?

– Si, nécessairement.

– Et que se passerait-il si la prison recevait aussi un écho provenant de la paroi d'en face ? Chaque fois que l'un de ceux qui passent se mettrait à parler, crois-tu qu'ils penseraient que celui qui parle est quelque chose d'autre que l'ombre qui passe ?

– Par Zeus, non, dit-il, je ne le crois pas.

– Mais alors, dis-je, de tels hommes considéreraient que le vrai n'est absolument rien d'autre que les ombres des objets fabriqués.

– De toute nécessité, dit-il ■

« La République », livre VII, traduction de Luc Brisson, Œuvres complètes, Flammarion.

A lire

PLATON

• Toute l'œuvre de Platon a été retraduite et éditée en poche de façon remarquable chez GF Flammarion, où sont disponibles tous les textes en volumes séparés. L'ensemble est regroupé en un volume chez Flammarion :

• Platon, « Œuvres complètes », traduit du grec sous la direction de Luc Brisson, 2 198 p., 39,60 €.

• Sur Platon, lire aussi : « Lire Platon », de Luc Brisson et Francesco Fronterotta (PUF, 288 p., 2006).

ARISTOTE

Les œuvres d'Aristote sont dispersées entre plusieurs éditeurs et traductions, les meilleures et les plus récentes sont également chez GF Flammarion. On trouve sur le Web quantité de traductions, mais qui datent du XIX[e] siècle et sont souvent infidèles.

Sur la philosophie antique :

• « Qu'est-ce que la philosophie antique ? », de Pierre Hadot (Gallimard, « Folio Essais », 462 p., 13 €).

• « Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? », de Paul Veyne (Seuil, « Points Essais », 168 p., 6,10 €).

• « Au bonheur des sages », de Lucien Jerphagnon (réédité en 2013 chez Hachette Pluriel, 334 p., 10 €).

• « Petit traité des grandes vertus », d'André Comte-Sponville (réédité en poche au Seuil, « Points Essais », 7,60 €).

• « L'avenir des langues. Repenser les humanités », de Pierre Judet de La Combe et Heinz Wismann (Editions du Cerf, 242 p., 2004), et « Penser entre les langues », de Heinz Wismann (Albin Michel, 400 p., 22 €).

• « Le sablier renversé, des Modernes aux Anciens », de Marc Fumaroli (Gallimard, coll. « Tel », 742 p., 22 €).

• « Pourquoi la Grèce », de Jacqueline de Romilly (Poche/LGF, 316 p., 6,10 €), et « Une certaine idée de la Grèce » (Livre de Poche, 346 p., 6,60 €).

Et bien sûr :

• « Vivre aujourd'hui avec Socrate, Epicure, Sénèque et tous les autres », de Roger Pol-Droit (Poche Odile Jacob, 242 p., 8,90 €).